

ROGER VAILLAND

# LA LOI

roman

*nrf*

GALLIMARD









ŒUVRES DE ROGER VAILLAND

*Aux Éditions Gallimard*

BEAU MASQUE, *roman.*

MONSIEUR JEAN, *théâtre.*

LA FÊTE, *roman.*

LA TRUITE, *roman.*

ÉCRITS INTIMES

LETTRES À SA FAMILLE

UN HOMME DU PEUPLE SOUS LA RÉVOLUTION,  
*en collaboration avec Raymond Manevy, récit.*

BOROBOUDOUR, CHOSES VUES EN ÉGYPTE, LA RÉUNION,  
*récits.*

*Aux Éditions Buchet-Chastel*

SUÛTONE, *essai.*

*Aux Éditions Corrèa*

DRÔLE DE JEU, *roman*, prix Interallié 1945.

BON PIED, BON ŒIL, *roman.*

UN JEUNE HOMME SEUL, *roman.*

325 000 FRANCS, *roman.*

EXPÉRIENCE DU DRAME, *essai.*

HÉLOÏSE ET ABÉLARD, *théâtre.*

*Aux Éditeurs français réunis*

LE COLONEL FOSTER PLAIDERA COUPABLE, *théâtre.*

*Aux Éditions sociales*

LE SURREALISME CONTRE LA RÉVOLUTION, *essai.*

*Aux Éditions Fasquelle*

ÉLOGE DU CARDINAL DE BERNIS, *essai.*

*Suite de la bibliographie en fin de volume.*

# LA LOI





ROGER VAILLAND

# LA LOI

roman

*nrf*

GALLIMARD



A l'angle de la Grande Place et de la rue Garibaldi, la préture de Porto Manacore fait face au palais de Frédéric II de Souabe. C'est un bâtiment nu, à quatre étages : au rez-de-chaussée la prison, au premier le commissariat de police, au deuxième le tribunal, au troisième l'appartement du commissaire de police, au quatrième celui du juge.

A l'heure de la sieste, au mois d'août, la petite ville est déserte. Seuls les chômeurs, les *disoccupati*, les désoccupés sont à leur poste, tout autour de la Grande Place, debout le long des murs, les bras au corps, immobiles, muets.

Derrière les jalousies de la prison, entrebâillées vers le ciel, les prisonniers chantent :

*Tourne, ma beauté, tourne...*

Les désoccupés écoutent chanter les prisonniers, mais ne chantent pas.

Dans sa chambre du quatrième étage de la préture donna Lucrezia a été réveillée par le chant des prisonniers.

Donna Lucrezia est superbe, à demi allongée sur le lit, appuyée sur un coude, la poitrine découverte dans l'échancrure du déshabillé, la crinière noire, répandue en désordre, qui lui descend jusqu'aux reins. En France on la jugerait peut-être trop grande et trop forte. Dans cette province du sud de l'Italie où les femmes ne sont jamais tant sollicitées que

lorsqu'elles sont prêtes à faire leurs couches, on la proclame la plus belle. Ses yeux ne sont pas grands; mais ils expriment toujours quelque chose, avec intensité; en cette période de sa vie, c'est le plus souvent la colère, la haine ou une indifférence hostile.

Dès son arrivée à Porto Manacore, dix ans plus tôt, au lendemain de ses noces, tout le monde l'a appelée *donna*, bien qu'elle fût l'épouse d'un magistrat de dernier rang et qu'on ne sût rien de sa jeunesse qui s'était déroulée dans la grande ville de Foggia; elle est l'une des nombreuses filles d'un chef de bureau à la préfecture. A Porto Manacore n'est *donna* que la fille ou la femme d'un propriétaire terrien de vieille souche. Mais personne ne l'a jamais appelée *signora*, madame ou, comme on dit aux étrangères qu'on veut honorer, *Signoria*, Sa Seigneurie. Elle est à l'évidence *donna*, *domina* comme l'impératrice des Romains, la maîtresse, la patronne.

Son mari, le juge Alessandro, entre dans la chambre et s'approche d'elle. Elle le repousse.

— Tu ne m'aimes plus, dit le juge.

Elle ne répond pas, se lève, va jusqu'à la fenêtre et entrouvre les persiennes. Une bouffée de chaleur enveloppe son visage. Les prisonniers chantent maintenant une *canzonetta* napolitaine, primée au dernier festival de la radio. Donna Lucrezia se penche et voit des mains accrochées à l'une des jalousies de la prison; puis elle distingue dans la nuit d'entre les planchettes de la jalousie deux grands yeux qui la regardent. L'homme parle à ses compagnons, d'autres yeux s'allument, le chant s'interrompt, donna Lucrezia rejette la tête en arrière.

Maintenant, elle regarde devant elle, sans se pencher.

Sur la terrasse de l'Hôtel des Postes, les postiers

dorment, étendus sur des chaises longues, à l'ombre de la tour de Frédéric II de Souabe. Des volubilis, aux grandes fleurs bleu turquoise, grimpent depuis la terrasse jusqu'au sommet de la tour. Leurs corolles s'ouvrent à l'aube et se fermeront à cinq heures, quand le soleil les atteindra. Il en a été ainsi tous les étés depuis que son mari l'a amenée de Foggia à Porto Manacore, jeune épousée.

Tout autour de la Grande Place, le long des murs, les désoccupés attendent que passe un métayer ou un régisseur qui ait besoin de quelqu'un pour une bricole; mais les métayers et les régisseurs ont rarement besoin des chômeurs, leurs familles suffisant à l'entretien des jardins d'orangers et de citronniers et aux maigres cultures dans la terre desséchée des olivaias.

A droite de la Grande Place, les ouvriers suspendent des globes électriques aux branches du pin géant (qu'on dit avoir été planté par Murat, maréchal de France et roi de Naples). Ce soir la municipalité offre un bal aux estivants.

La place se termine en terrasse, au-dessus du port et de la mer. Donna Lucrezia regarde la mer. Elle est du même bleu depuis la fin du printemps. Elle est là. Elle n'a pas bougé depuis des mois.

Le juge Alessandro s'approche par-derrière et pose la main sur la hanche de sa femme.

— A quoi penses-tu ? demande-t-il.

Elle se retourne. Il est plus petit qu'elle. Il a maigri au cours des derniers mois et sa ceinture est trop large. Elle s'aperçoit qu'il tremble et que de grosses gouttes de sueur perlent sur ses tempes.

— Tu as oublié de prendre ta quinine, dit-elle.

Il va jusqu'à la table de toilette, verse de l'eau du broc dans le verre à dents et avale deux pilules

roses. Il est malarique, comme la plupart des habitants de la région.

— Je ne pense jamais, dit-elle.

Le juge Alessandro passe dans son bureau et ouvre un ouvrage que son libraire de Foggia vient de retrouver pour lui et de lui faire parvenir : *Del Vecchio Alberto, La Legislazione di Federico II Imperatore, Torino, 1874*. Frédéric II de Souabe, empereur des Romains et roi de Naples, de Sicile et des Pouilles, au XIII<sup>e</sup> siècle, est son héros. Mais la fièvre monte et il ne peut pas suivre le texte. Il s'allonge sur l'étroit divan où il passe les nuits depuis que donna Lucrezia exige de faire chambre à part.

Dans la pièce voisine, les enfants se disputent. La domestique doit dormir au frais, dans la cage de l'escalier ou au greffe de la prison; les après-midi d'été, elle ne peut pas respirer dans sa chambre, sous les combles. Donna Lucrezia passe dans la chambre aux enfants et fait ce qu'il faut faire, en silence.

Les prisonniers chantent pour l'heure une chanson de Charles Trenet, dont ils ne comprennent pas les paroles et qui prend dans leur bouche le ton d'une plainte. Les soirs d'été un haut-parleur diffuse sur la Grande Place tout le programme de la radio italienne *Secondo* et le répertoire des prisonniers est infini.

— Laisse-moi toucher, demande Tonio.

Il avance la main vers le sein qui gonfle la blouse de toile.

Mariette tape sec sur la main.

— Je t'en supplie, dit Tonio.

— Je ne veux pas, dit-elle.

Il l'a coincée sous le perron de la maison à colonnades, dans une zone d'ombre. Tout autour d'eux, le soleil d'août, le *solleone*, le soleil-lion embrase le marais. Dans la maison, tout le monde dort encore, du lourd sommeil de la sieste.

Tonio saisit le poignet de la jeune fille, la pousse contre le mur et se serre contre elle.

— Laisse-moi ou j'appelle...

Elle se débat et réussit à le repousser. Mais il reste tout contre elle.

— Mariette, souffle-t-il, Mariette, *ti voglio tanto bene*, je t'aime tant... laissez-moi au moins toucher...

— Va faire tes chienneseries avec ma sœur !

— Si tu voulais... je laisserais tout... les enfants, la femme, don Cesare... je t'emmènerai dans le Nord...

Maria, femme de Tonio, sœur aînée de Mariette, apparaît sur le perron. En six ans, Tonio lui a fait cinq enfants; le ventre tombe sur les cuisses et les seins sur le ventre.

— Te voilà encore après elle ! crie-t-elle.

— Ne réveille pas don Cesare, dit Tonio.

— Et toi, crie-t-elle à Mariette, pourquoi le cherches-tu ?

— Je ne le cherche pas, dit Mariette, c'est lui qui me tourne tout le temps autour.

— Vous allez réveiller don Cesare, proteste Tonio.

Julia, mère de Maria et de Mariette, s'avance à son tour sur le perron. Elle n'a pas cinquante ans, mais elle est déformée, difforme comme les racines du figuier de Barbarie que la mer rejette sur la plage, maigrie, desséchée, la peau jaunie et les yeux injectés de sang par la malaria.

— Je ne veux pas de ton homme, crie Mariette à sa sœur. C'est lui qui se colle tout le temps à moi.

Julia à son tour attaque Mariette.

— Si tu ne te plais pas ici, lui crie-t-elle, tu n'as qu'à t'en aller.

Mariette lève la tête vers sa mère et sa sœur.

— Criez tant que vous voudrez, dit-elle, je n'irai pas chez le Lombard.

— Tu préfères voler les hommes des autres, crie la vieille Julia.

Une persienne s'ouvre entre les colonnades du premier étage. Don Cesare s'avance sur le balcon. Le silence se fait aussitôt.

Don Cesare a soixante-douze ans; sauf un peu d'embonpoint, il n'a pas changé depuis qu'il a été capitaine de la cavalerie royale (à la fin de la Première Guerre mondiale); il se tient aussi droit et demeure le meilleur chasseur de la région.

Derrière don Cesare, dans l'ombre de la chambre, se dessine la silhouette d'Elvire.

Elvire aussi est fille de la vieille Julia. Maria a vingt-huit ans. Elvire vingt-quatre, Mariette dix-sept. Julia et Maria ont été en leur temps les maîtresses de don Cesare. Elvire partage désormais son lit. Mariette est encore fille.

— Tonio, dit don Cesare, écoute-moi.

— Je vous écoute, don Cesare, répond Tonio.

Il avance jusque sous le balcon. Il va pieds nus, son pantalon est rapiécé, il ne porte pas de chemise, mais sa veste blanche est fraîchement amidonnée. Don Cesare a toujours exigé que ses hommes de confiance portent des vestes blanches et irréprochables. Tonio, depuis qu'il a épousé Maria, est l'homme de confiance de don Cesare.

De son balcon, don Cesare voit tout le marais et, au delà, le lac dont le déversoir se fraie un chemin jusqu'à la mer parmi les roseaux et les bambous et



baigne le terre-plein, devant le perron de la maison à colonnades; plus loin, les bancs de sable de l'isthme et, plus loin encore, toute la baie de Porto Manacore. Don Cesare regarde la mer qui n'a pas bougé depuis des mois.

— Je vous écoute, don Cesare, répète Tonio.

Julia et Maria rentrent dans la maison. Mariette disparaît d'un pas léger parmi les bambous, vers l'une des huttes de roseaux où vivent les familles des pêcheurs de don Cesare.

— Voilà, dit don Cesare à Tonio, tu vas aller à Porto Manacore.

— Je vais aller à Manacore, répond Tonio.

— Tu passeras à la poste... chez don Ottavio... au bureau des *Sels et Tabacs*...

Tonio répète à mesure pour montrer qu'il a bien compris.

— Tu n'oublieras rien ? demande don Cesare.

Tonio répète de nouveau tout ce qu'il a à faire.

— Comment irai-je à Manacore ? demande Tonio.

— Comment penses-tu y aller ? demande don Cesare.

— Je pourrais peut-être prendre la Lambretta, dit Tonio.

— Si cela te fait tellement plaisir, prend donc la Lambretta.

— Merci, don Cesare.

— Maintenant, dit don Cesare, je vais travailler. Préviens-les de ne pas faire de bruit.

— Elles se tairont, dit Tonio. Je vous le promets.

L'heure de la sieste est passée. Don Cesare voit ses pêcheurs qui sortent des huttes de roseaux dispersées çà et là dans le marais et se dirigent vers le terre-plein où sèchent les filets. Il rentre dans sa chambre, puis passe dans la salle aux antiques.

Tonio rejoint les femmes, dans la grande salle du bas.

— Maria, dit-il, apporte-moi mes chaussures.

— Tes chaussures, demande Maria, pourquoi donc tes chaussures ?

— Don Cesare m'a permis de prendre la Lambretta !

— Et pourquoi don Cesare t'a-t-il permis de prendre la Lambretta ?

— Il m'envoie à Manacore.

— Tu ne peux donc pas aller à pied à Manacore ?

— Il m'a dit de prendre la Lambretta.

— Le bruit du moteur le dérange dans son travail, dit Maria.

— Il n'a jamais aimé les moteurs, dit la vieille Julia. Si le gouvernement ne s'était pas fâché, don Cesare n'aurait jamais permis qu'on fît venir la route jusqu'ici.

— Il est de bonne humeur aujourd'hui, explique Elvire. Ce matin un pêcheur lui a apporté un antique.

Mariette rentre, apportant les poissons pour le repas du soir. Elle les pose sous la cheminée, dans l'angle de la grande salle. Puis elle s'accoude à la fenêtre, tournant le dos aux autres. Elle est nue sous la blouse de toile blanche qui lui tombe jusqu'aux genoux.

Maria va chercher les chaussures de Tonio, suspendues à une poutre à côté de ses chaussures à elle et de celles d'Elvire et de Mariette; elles ne les mettent que les jours de fête ou pour aller à la messe à Porto Manacore.

Tonio regarde Mariette qui lui tourne le dos, accoudee à la fenêtre.

Maria revient avec les chaussures.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demande-t-elle.

— Mets-moi les chaussures, dit Tonio.

Il s'assoit sur le banc, devant la table seigneuriale au plateau d'olivier d'un seul tenant. Personne d'autre que don Cesare ne s'assoit jamais dans le grand fauteuil napolitain du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux accouvoirs de bois doré tourneboulés en forme de magots.

— Don Cesare est bien fou, dit Maria, de t'avoir permis de prendre la Lambretta. Dieu sait où tu vas courir et à quelle heure tu vas rentrer.

Elle s'agenouille devant lui et lui met les chaussures.

— Si je rencontre don Ruggero, dit Tonio, je lui prouverai que notre Lambretta va plus vite que sa Vespa.

— Est-ce donc vrai, demande Mariette sans se retourner, est-ce donc vrai que don Cesare t'a permis de prendre la Lambretta ?

— Pourquoi don Cesare ne me permettrait-il pas de prendre la Lambretta ? Ne suis-je pas son homme de confiance ?

Tonio regarde Mariette. Le soleil qui commence à décliner tombe sur les reins de la jeune fille et cerne le creux d'ombre que dessine la blouse de toile entre les deux cuisses.

— Moi aussi, je sais conduire une Lambretta, dit Mariette.

— Qui t'a appris ? demande Tonio.

— Tu n'as tout de même pas été assez fou, demande Maria à Tonio, pour la laisser conduire la Lambretta de don Cesare ?

— Suffit, femme, dit Tonio.

Il se lève, descend à l'écurie et sort la Lambretta qu'il dresse sur ses cales, devant la maison, sur le terre-plein. Les femmes le suivent. Des enfants

sortent d'un peu partout et s'approchent. Les pêcheurs abandonnent les filets qu'ils étaient en train de plier et font cercle.

— Apportez-moi de l'eau, dit Tonio.

Julia et Maria vont puiser des seaux d'eau dans le déversoir du lac. Tonio lance l'eau à toute volée dans les roues et sur les pare-boue de la Lambretta. Puis il éponge et frotte à la peau de chamois.

— Alors comme ça, dit un pêcheur, don Cesare t'a permis de prendre la Lambretta ?

— C'est bien normal, dit Maria.

Mariette se tient à l'écart, contre le perron.

Tonio titille le carburateur pour faire monter l'essence. Il vérifie que le levier de vitesse soit au point mort. Il règle la poignée des gaz, d'un air réfléchi, un peu plus, un peu moins.

Les pêcheurs s'approchent davantage, les enfants entre leurs jambes.

Tonio lance la pédale de démarrage. Un coup de talon, deux coups de talon, le moteur part. Il joue avec la poignée et le bruit du moteur croît, décroît, s'emballe, s'apaise.

— C'est une machine ! dit un pêcheur.

— Ça tourne plus rond qu'une Vespa, dit un autre pêcheur.

— Moi, dit un troisième, je crois que je préférerais tout de même une Vespa.

— Si don Cesare a acheté une Lambretta, reprend le premier, c'est qu'il aura appris que c'est une meilleure machine.

Tonio relève les cales et enjambe la selle. Il accélère encore une fois, au point mort.

Mariette s'avance rapidement.

— Emmène-moi, dit-elle.



ROGER VAILLAND

## LA LOI

La Loi est un jeu qui se pratique avec passion dans toutes les tavernes du Sud de l'Italie. Les tarots ou les dés ayant désigné un « patron » et un « sous-patron », les autres joueurs doivent se plier à toutes les brimades tant que la cruche de vin achetée avec les mises des perdants n'est pas vide. Les deux gagnants « ont le droit de dire et de ne pas dire, d'interroger et de répondre à la place de l'interrogé, de louer et de blâmer, d'injurier, d'insinuer, de médire, de calomnier et de porter atteinte; les perdants, qui subissent la loi, ont le devoir de subir dans le silence et l'immobilité. Telle est la règle fondamentale du jeu de La Loi ».

A Manacore, petit port des Pouilles, sur la côte Adriatique, La Loi se joue avec autant de passion et de cruauté dans la vie que dans les tavernes. Chacun met dans la balance tout ce qu'il a : argent, pouvoir, ruse, voire seulement la beauté acide d'une vierge folle, pour imposer sa loi, et doit à son tour subir la loi du plus fort ou de la plus coquette.

Cet été-là, particulièrement chaud, un vol d'un demi-million de lires fut le coup de dés qui déclencha la partie. Mariette, fille de misérables ouvriers agricoles, « fit la loi » au racketteur Matteo Brigante, maître occulte de la ville. Après lui avoir marqué la joue au greffoir, elle le fit mettre en prison pour le seul délit qu'il n'eût pas commis. Puis elle donna sa virginité, convoitée par Tonio, son beau-frère, par Don Cesare, le riche propriétaire terrien, et surtout par Brigante, au jeune Pippo, chef des *guaglioni*, apprentis gangsters.

Dans le même temps, le commissaire de police subissait la loi de Giuseppina, la provocante fille du quincaillier, et Francisco Brigante, le fils de Matteo, imposait la sienne à Donna Lucrezia, la vertueuse femme du juge.

La partie se termine avec l'amoralité même de la vie, par la mort du noble Don Cesare, l'enrichissement de Mariette et de Pippo, le rétablissement de Matteo Brigante dans toute sa puissance et la dépravation de Donna Lucrezia. Et tout cela semble juste, mesuré, en un mot : sage, grâce au talent convaincant de Roger Vailland.

*La Loi* a obtenu le Prix Goncourt en 1957.

*nrf*